HÉROINES !

De tous les innombrables ordres religieux qui couvrent la terre, il n'en est pas qui réunisse autant de tributs d'admiration que celui auquel appartiennent les sœurs dites de charité. Nous trouvons-nous en présence de ces religieuses, nous nous pâmons d'admiration, alors que nous réservons notre indifférence, et même notre mépris, pour la femme du peuple, mal vêtue qui passe, affairée, à côté de nous, dans la rue.

Il est temps de faire justice de cette imbécile engouement et de rendre à César ce qui appartient à César.

Je veux établir d'une façon aussi claire que possible la différence qui existe entre la sœur dite de charité et la mère de famille.

Ces bonnes sœurs recueillent des malheureux, font quelques aumônes et dévouent leur existence au soulagement des pauvres. Ceci est la légende qui auréole leur front.

Mais si d'aventure un journal pieux annonce, à grand coup de tam-tam, qu'une chère sœur vient de partir pour les missions d'Afrique pour aller y cueillir les palmes du martyre ! aussitôt le débonnaire bourgeois sent dans son gilet de flanelle un frémissement incontrôlable l'agiter. Les bonnes femmes lèvent les yeux au ciel ; dans les demeures de ces bourgeois cossus où jamais le mari n'a le droit à la cédille—le père qui se dit libéral, secoue la tête en murmurant : " Ce sont vraiment de saintes filles ! " et les journalistes dégénérés jutent de l'œil et trempent leurs plumes dans leurs larmes.

Il faudrait pourtant en finir avec cette stupide légende de l'héroïsme de ces nonnes. Se dévouer ! Eh ! parbleu, qui donc ne serait disposé à le faire si on avait la vie parfaitement assurée, le logement, la nourriture et le vêtement, si on trouvait le moyen de se débarrasser de tous les soucis, de toutes les tracasseries de la vie.

Il conviendrait un peu d'établir une balance entre ce qu'elles ont et ce qu'elles donnent. Ce qu'elles ont est inappréciable. C'est le repos, c'est l'absence de toute inquiétude, c'est la parfaite sécurité du lendemain. Pour l'obtenir, elles ont lâchement renoncé à toutes les obligations sociales : se défeminisant, par un égoïsme monstrueux et rarement inconscient, elles se sont refusées à la maternité, à la conjugalité. Par pur intérêt, pour n'avoir pas à subir les devoirs qui incombent à tous, elles se sont séparées de l'humanité. Je ne parle même pas des compensations hypocrites qui leur sont dévolues, ni de la chasteté plus que problématique. La vérité, c'est qu'elles ne sont ni épouses ni mères. Qu'elles n'ont à se préoccuper ni de la popote quo-